

„JE NE RACONTE PAS D'ANECDOTS”

dit de ses tableaux Zdzislaw Beksinski

(„Tygodnik Sanocki”, 18.081995r.)

- D'où est-ce que la famille Beksinski est venue à Sanok?

Zdzislaw Beksinski : Vous me demandez des choses auxquelles il est toujours le plus difficile de répondre. L'histoire commence pour moi quelque part à l'époque de Boleslaw Bierut, et ce qui s'est passé avant reste pour moi un grand mystère.

Il me semble que c'est le grand grand père – l'insurgé de 1963 – qui a déménagé de la bourgade Koprzywnica, qui se trouvait sous l'occupation russe, pour s'installer à Sanok. Ensuite, avec son copain Lipinski, ils ont fondé l'usine de fabrication des chaudières, dont, à la suite des changements successifs, est née l'actuelle usine d'autobus.

- Pouvez vous parler plus en détails de votre déménagement de Sanok?

- La maison dans laquelle j'habitais, devait être démolie. Alors j'étais à la recherche d'un quelconque logement de remplacement. J'avais le choix entre une tour à Sanok, mais étant donné que je vivais « appuyé » sur Varsovie – j'y vendais mes tableaux, qu'il fallait toujours envoyer avec beaucoup de frais et d'effort – alors j'ai trouvé qu'il vaudra mieux que je m'installe à Varsovie. La capitale était à l'époque une ville fermée, mais il y avait quand même un chemin qui permettait d'obtenir l'autorisation de s'y installer. Il fallait acheter un appartement à la coopérative « Lokum », en le payant en devises et là, on obtenait automatiquement l'autorisation de s'installer à Varsovie. Dans une telle situation

j'ai fourré tout l'argent que je possédais dans l'appartement de la coopérative « Lokum » et du coup je suis devenu citoyen de Varsovie. J'ai toujours aimé des grandes villes. Si je le pouvais, je me serai installé à New York.

- Vous êtes un hôte rare dans notre ville.

- Oui, mais pour des raisons qui –disons – ne dépendent pas directement de moi. Tout simplement j'ai en ce moment à la maison ma belle-mère, qui a quatre-vingt dix-huit ans et dont il faut prendre soin. C'est la principale raison de mon absence de trois ans à Sanok.

- Aimeriez-vous revenir dans votre ville natale?

- Je ne le crois pas... Je suis déjà trop vieux pour changer quoi que ce soit. J'habite Varsovie depuis dix-sept ou dix-huit ans et je me suis habitué à cette ville. Ma femme

languit davantage, mais non pas de Sanok mais de notre maison à Sanok. Mon fils aussi languissait de Sanok jusqu'à un certain moment, mais moi je ne m'attache pas à des endroits. Je ne me suis pas lié à Varsovie et si je pouvais déménager pour une plus grande ville, peut-être ferai-je encore un effort dans ce sens. Encore qu'à l'âge de soixante ans on n'a pas tellement envie d'entreprendre un tel effort. J'espère que je ne vous ai pas offensé en tant qu'habitant de Sanok, mais vraiment, en quelque sorte, je ne me suis pas attaché à Sanok, bien que ce fut ma ville natale. Elle apparaît seulement parfois dans mes rêves... A part ça certaines structures du plan de Varsovie se superposent sur les structures de Sanok. Quand je roule dans une rue dans la capitale, il me semble que c'est une rue de Sanok, de sorte que j'ai parfois l'impression qu'à ma droite je passe à côté des endroits de ma ville natale...

- Dans un cours de travail technique au lycée nous encadrions des vieux dessins. Parmi eux se trouvait un carton jauni des diplômés de 1947 représentant un ouvrier avec un grand marteau à la main, dans le fond on voyait une énorme usine, et dans

l'angle en bas se trouvait l'inscription : « Z. Beksinski ». Vous dessiniez déjà à cette époque ?

- S'agissant de ce dessin-là, je l'ai fait le plus probablement pour de l'argent, si je me souviens bien, quand j'étais déjà étudiant à Cracovie. Tout simplement j'avais besoin du fric. Je dessinais depuis mon enfance. J'étais connu au lycée pour cela. J'ai même eu une exposition à l'école.

- D'où est donc venue la décision d'étudier l'architecture à Polytechnique, et non par exemple, le dessin aux Beaux Arts?

- Je n'ai jamais eu envie de m'inscrire aux Beaux Arts, je le souligne dans toutes mes interviews. Après mon bac j'avais le projet de me présenter au concours de l'Ecole Supérieure de Cinéma à Lodz. Au moment où je m'apprêtais à la faire, le premier film polonais de l'après guerre, « Les chansons interdites » était déjà dans sa deuxième année

de tournage. L'Ecole de Cinéma devait former vingt quatre diplômés par an. Mon père considérait donc que dans une telle situation je n'avais pas la moindre chance de trouver du travail. La Pologne était alors en ruines – il pensait donc que les architectes auront d'incroyables possibilités de revenus. On ne savait pas comment allait se présenter le bureaux socialiste de projets architectoniques – mon père s'imaginait que je deviendrai un architecte privé, qui aura des dizaines de commandes. Il m'a dit qu'il financera mes études en architecture, et quand je les terminerai, qu'il fiancera mes études à l'Ecole de Cinéma. J'ai terminé l'architecture et j'ai reçu l'ordre de travail obligatoire. Pendant que j'accomplissais le travail obligatoire, mon père est mort et il n'y avait plus personne pour fiancer mes études à l'Ecole de Cinéma. En plus, les films qu'on tournait à l'époque du socialisme ne suscitaient en moi la moindre envie pour les études artistiques. Enfin, je m'imaginais que le stalinisme ne se terminera jamais, ce qui m'a enlevé tout enthousiasme pour l'art et pour l'art cinématographique en particulier.

- Quand vous étiez au commencement de votre travail créatif, vous habitiez une petite ville de la région des Carpates, loin de ce qu'on appelle „le milieu artistique”. Il n’y avait là ni expositions, ni vernissages... Cette isolation vous a-t-elle aidé ou nuit ?

- Il se peut qu'elle m'ait nuit, car moi-même par nature je n'avais pas de penchant pour faire mes propres expositions, pour y mettre le moindre effort. Le fait de peindre des tableaux me suffisait amplement. Pour ce qui est d'être coupé du milieu, moi – probablement par nature - je suis loin du milieu. De la même manière j'ai été coupé du milieu à Sanok, et de la même façon j'en suis isolé à Varsovie. Le milieu ne m'a jamais spécialement intéressé. Il est probable que si cela ne tenait qu'à moi, à l'âge de 66 ans je n'aurais eu encore aucune exposition. Mais d'autres personnes ont commencé à s'intéresser à tout cela et dans la mesure où ces autres personnes voulaient faire une exposition de mes travaux et y dépenser de l'énergie, alors l'exposition voyait le jour. C'est jusqu'aujourd'hui la même chose.

- Vos tableaux, ceux peints à Sanok, étaient considérés, pour dire les choses le plus délicatement, atypiques par les habitants de cette ville, et leur auteur était pris pour un illuminé...

- Je ne me préoccupais pas à l'époque de la façon dont j'étais perçu. J'avais conscience de ne pas tout à fait satisfaire les attentes du milieu. Mon grand père et mon père appartenaient à ce qu'on appelle « le groupe des pères de la ville », ceux qui prenaient part à diverses commissions et cetera... C'est pourquoi, moi, en tant que architecte diplômé et chef des chantiers, j'avais « les feux verts » à l'Hôtel de Ville de cette époque. Je pouvais prendre la place de mon père et de mon grand père – participer à des commissions, vérifier si les poubelles ont été correctement nettoyées...

Alors que moi, je m'occupais à des choses bizarres, c'est-à-dire je peignais des tableaux et je m'en foutais éperdument de mon travail d'architecte. Dans toute la mesure du

possible je m'enfuyais du chantier pour aller à mon atelier au prétexte d'être, par exemple, à « Nafta » ou bien chez un développeur. En rapport avec tout ça il s'est établi dans la ville l'opinion que je suis une branche dégénérée de la respectable famille des Beksinski, qui n'a pas réussi, n'a pas passé l'examen et ne fait pas ce qui lui appartient de faire. Je crois que ce point de vue s'est en partie infléchi au moment où mes tableaux ont commencé à se vendre, et quand on a montré à la télévision et à la radio des choses en rapport avec moi. Il se peut qu'à ce moment-là on ait décidé dans la ville que je ne suis pas tout à fait perdu, comme on le croyait précédemment.

- Vous avez souvent manifesté votre aversion pour exposer vos tableaux. Alors comment on en est arrivé à la première exposition à la « Vielle Orangerie » ?

- On en est arrivé à celle-ci suivant le même scénario par lequel on en est arrivé aujourd'hui à celle-là – quelqu'un a bien voulu le faire à ma place. A l'époque, à la « Vielle orangerie » ce sont M et Mme Bogucki qui l'ont fait, pas moi. Nous nous sommes rencontrés un peu

par hasard à l'occasion d'une exposition de la photographie. Bogucki connaissait l'un de mes collègues, qui voulait lui montrer ses photos. Ils se sont donné rendez vous à l'appartement. Lors de cette rencontre j'ai montré les photographies de mes tableaux – Bagucki a montré de l'intérêt. Par la suite il est venu à Sanok et au fond il a été la première personne qui a commencé à me lancer.

- Dans l'introduction à votre premier album édité par Arkady, vous avez écrit : « *Je voudrais que mes tableaux et dessins „survivent”*. Bien sûr c'est un désir absurde. Nul mieux que moi ne sait que la survie est impossible » D'où vient cette contradiction ?

- Ce que j'ai écrit là c'est une confession bien ancienne. Encore que ça n'a pas tellement changé. L'homme n'est pas un être conséquent – à l'exception des paranoïaques – il a l'ambivalence codé en lui, il voudrait deux choses, qui ne s'accordent. Je ne fais pas partie des gens conséquents. Bien sûr je voudrai survivre, mais je me rends compte que la survie est chose impossible, car même si je survivais cent ans, et ce serait beaucoup, je

n'en survivrai pas mill. Alors que l'univers, ou bien le monde, ou même notre vie ici sur Terre durera des longues, longues années. A la fin nous deviendrons pour nos successeurs ce que sont actuellement pour nous des chimpanzés. Et qui s'intéressera un jour à la vie spirituelle des chimpanzés ?

- „La signification est pour moi sans signification” – c'est probablement la plus fréquente déclaration de votre part...

-Concrètement ça concerne le fait que les gens me demandent sans cesse de quoi il s'agit dans mon tableau. Ils veulent que je leur explique la signification de ce qui y a été peint. Il n'a aucune signification, car un tableau est là pour être vu et non interprété. Il peut avoir le caractère d'une interprétation critique, ou bien d'une interprétation du point de vue de l'art, de la qualité du tableau et ainsi de suite. En revanche la question de savoir pourquoi là se trouve un personnage orange, qui tient dans sa main une pomme bleue n'a pas de sens, car quand je peins je m'oriente suivant les catégories purement visuelles. A

la place de ce personnage se trouvait au début un arbre, et j'ai transformé cet arbre en tête, la tête je l'ai transformé en thorax, il fallait peindre de côté quelque chose de bleu –il serait marrant de peindre une pomme bleu. Ce sont les catégories par lesquelles je réfléchies au tableau. Je ne vois pas la pomme comme quelque chose de concret.

- N'êtes vous pas dégoûté de constater que les gens s'efforcent toujours de „comprendre » Beksinski ?

- J'en ai déjà pris l'habitude, alors ça a cessé de m'énervé. Si quelqu'un me reproche, que dans un tableau donné j'ai peint « ça », je dis alors : Excuse-moi frère, - c'est toi qui vois « ça », et tu es libre de voir ce que tu veux, mais ne m'impute pas que c'est moi qui aie peint « ça », car pour moi il ne s'agissait nullement de « ça ».

- Si vous tendez vers l'asemantisation de votre art, pourquoi avez vous choisi un medium aussi semantisé que le tableau?

- En apparence tout a une signification. Bien sûr je pourrais choisir la musique, qui me conviendrait mieux. Mais je n'avais pas de préparation théorique pour la créer. Je crois que j'écoute plus que je ne regarde. J'ai bien plus à dire au sujet de la musique qu'au sujet de la peinture. Dans le tableau je ressens un manque de ce que porte la musique – manque de l'élément temps d'un côté, et de l'autre de ce que nul ne me posera la question « de quoi s'agit-il là ? ». On peut peindre un tableau abstrait, mais après un moment l'art abstrait cesse en quelque sorte d'amuser. Pendant un long laps de temps je pratiquais l'abstraction. A vrai dire jusqu'à aujourd'hui je regarde tout tableau comme une œuvre abstraite, seulement je me sers d'objets concrets, tantôt en le déformant beaucoup, tantôt moins. Dans une oeuvre musical je suis dérangé si c'est une composition chantée en polonais - je suis bien plus négativement disposé à la parole qu'au son. Le mot me gêne, et si en plus il est chanté, j'ai l'impression qu'il sonne faux. C'est pourquoi je cherche des enregistrements chantés en allemand, français, anglais, peut importe, pourvu que ce ne soit pas en polonais.

- Pouvez vous terminer la phrase : „L’expressionnisme est pour moi...”

- C’est l’art qui me touche, qui me secoue. Je voudrai peindre des tableaux comme ça. Je sais que plus d’une fois, avec ma prédilection pour finasser, je tue en même temps les éléments expressifs dans le tableau. C’est un obstacle psychologique que je n’arrive pas à surmonter. Un tableau éclaboussé avec des larges gestes rapides tout simplement me plaît.

- Comment expliquez-vous votre plus grande popularité à l’étranger qu’en Pologne?

- Mais je ne suis pas du tout plus connu à l’étranger qu’en Pologne! C’est un mythe qui s’est formé quelque part, quelqu’un l’a écrit et c’est pour cela que bien de gans le croient. Peut-être est-ce venu de ce que pendant onze ans j’étais lié par le contrat parisien. J’ai rompu ce contrat en novembre de l’année dernière, j’ai payé un dédommagement important – je devais céder gratuitement 50 tableaux, autrement dit deux années de mon

travail. Je ne pouvais pas tenir plus longtemps dans ce collier. Il se peut que ma décision ait été préjudiciable du point de vue financier, mais tout simplement à un moment on en a assez d'une cage, même dorée.

-Waldemar Sieminski a écrit sur vous „le phénomène de cette dimension ne peut pas rester inconnu.” Voulez vous que quelqu'un trouve un nom pour votre création artistique ?

- Oui, si quelqu'un veut... En principe ça m'est égale. De toute façon je survivrai – si je survis – estampillé d'une façon ou d'une autre. Le plus probable que je survivrai non pas pour ce pourquoi je voudrais survivre. Cela me rappelle le paradoxe de Conan Doyle, qui, pendant toute sa vie écrivait des romans historiques et métaphysiques, et, pour avoir de quoi vivre, écrivait des nouvelles sur Sherlock Holmes. Malgré cela tout le monde se souvient de lui comme de l'auteur de petites histoires criminelles, qu'il méprisait en tant qu'œuvre, car elles lui servaient exclusivement pour gagner de l'argent.

- Vous peignez en écoutant de la musique. Elle influe sur la forme de vos tableaux ?

- Je crois qu'il n'y a pas d'influence directe d'une oeuvre donnée, ou d'un type donné de musique sur un tableau donné. En revanche je perçois un tableau de façon similaire à celle dont je perçois la musique. Encore que je ne sais pas si je la perçois correctement – je ne discute pas à son sujet avec des compositeurs. Eux, ils voient la musique du côté « cuisine », tout comme moi je vois la peinture. Eux ils perçoivent la peinture de façon plus émotionnelle, car sans voir ma « cuisine ». Moi je perçois la musique émotionnellement car sans voir leur „cuisine”. Il me semble qu'à l'aide du tableau je fais quelque chose qui ressemble à un poème symphonique du dix neuvième siècle. Mais est-ce vrai ? Les compositeurs auraient ils accepté ce point de vue – je ne sais pas.

- Pourquoi avez vous décidé d'exposer vos tableaux au Musée de l'Archevêché ?

- Ca a résulté d'une convention entre mon associé de Paris et le Musée de l'Archevêché. Bien sûr j'y ai contribué, mais pas pour la raison de mes liens étroits avec l'église, car pratiquement ils n'existent pas, mais parce que je connaissais le prêtre Przekazinski – le directeur de cette institution – et parce que les salles dans le bâtiment du musée sont plus camérales. Hélas on a donné au vernissage le caractère d'une fête religieuse. C'est le Primat Glemp qui a fait l'ouverture, il y avait énormément des dignitaires ecclésiastiques. J'ai fichu le camp de ce vernissage. D'abord par ce que je n'aime pas les vernissages, et ensuite parce que je ne voulais pas me trouver dans une telle situation, car – comme je viens de le dire – mes liens avec l'Eglise sont pratiquement inexistantes.

- Pouvez vous énumérer les facteurs qui ont contribué à votre succès?

- Je ne sais pas si j'ai atteint le succès, mais sûrement je ne l'ai atteint sous la forme que je me l'imaginais. Je pense que tout ce qui s'est passé dans ma vie était question de hasard.

Conversait Pawel Rawicki